



Le Souvenir
napoléonien
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la promenade du Paillon à Nice

Bulletin de liaison

Numéro 003, Février 2016

Sommaire

Quelques grands noms du S.N. liés au département des Alpes-Maritimes par Alain Pigeard.....	2
Nos figurines : Général Comte Charles Lasalle par Philippe Barraud	3
Le Comte Salmatoris-Rossilon - Grandeur et décadence par Michel Bourrier.....	8
L'Hommage d'Antibes au Général Jean-Etienne CHAMPIONNET (partie 1) par Jacques Dimiez	10
Le chemin Napoléon par Jean Trouillot	17
Honoré Paul Roustan, capitaine d'infanterie (partie 1) par Benoît Lorenzini.....	19
Mots-croisés par Guy Lindeperg	26
Remue-méninges de l'Empereur par Guy Lindeperg	27
Solutions des jeux du bulletin n°002 :	30

Quelques grands noms du S.N. liés au département des Alpes-Maritimes par le Président national du Souvenir napoléonien Alain Pigeard

GAL Eugénie-Marie-Madeleine

Née le 15 novembre 1886 à Nice, fille de Prosper et de Félicie-Marie Rigo. Elle était l'arrière-petite-nièce du maréchal Suchet et la filleule de S.M. l'Impératrice Eugénie de Montijo. Epouse de Henri-Marie Gal. Eugénie Gal est la présidente-fondatrice du *Souvenir Napoléonien* à Nice le 27 décembre 1937. Elle était également membre de la *Société des Orateurs et Conférenciers*, de la *Société des Auteurs et Compositeurs* et de la *Société des Auteurs et Compositeurs Lyriques*. Elle faisait célébrer tous les 5 mai un office religieux en l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Nice, en mémoire de l'Empereur Napoléon 1^{er}. Elle était officier de l'Ordre National du Mérite. On peut se reporter à un article sur cette personnalité dans la revue du *Souvenir Napoléonien* n° 177 (mars 1963). Décédée dans sa 76^e année à Nice, à son domicile, 3 avenue Georges Clémenceau le 12 février 1963. Elle est inhumée dans cette ville au cimetière du Château.

LINDEN Louise

Louissette (dite Louise) Lafflandre est née le 9 octobre 1918 à Paris. Elle fut d'abord secrétaire de direction, fit des actes de résistance pendant la deuxième guerre mondiale et fut même infirmière bénévole. Elle épouse en février 1941 Jean-Valère Tibéri dont elle se sépare en 1948. C'est en 1952 qu'elle fait la connaissance de l'ingénieur Jean Linden et qu'elle commence à s'impliquer dans le monde napoléonien ; elle devient rapidement la secrétaire générale du jeune *Souvenir Napoléonien*. Lors de la croisière impériale de 1969, elle fait partie du voyage et distribue des revues de l'association, dont un exemplaire parvient à M. Martial Lapeyre. De retour à Paris, l'industriel va entrer en contact avec le nouveau président de l'association, le docteur Guy Godlewski. Dans la région niçoise, elle milita pour des noms de rues et de lieux napoléoniens. Elle est l'auteur de deux ouvrages : *Les Bonaparte en Provence, deux cents ans d'histoire de France* et *Napoléon à l'île d'Elbe*. « « Rigueur, rectitude, précision, honnêteté intellectuelle » la caractérisaient selon le docteur Michel Bourrier. Décédée le 23 novembre 2008 à Nice. Elle est inhumée au cimetière Caucade de cette ville. On peut se reporter à l'éloge fait par Me Marie-France Pisella, dans la revue du *Souvenir Napoléonien* n° 453 p. 76 et 478 p. 100.

WARELLES Jacques-André Mahieu de

Né le 22 mars 1897 à Wasmes (Belgique). Né au sein d'une famille ouvrière à Wasmes, Jules Mahieu de son vrai nom, est d'abord abbé, et devint en 1926 vicaire de la paroisse de Roux. Militant wallon affiché, il n'hésite pas à arborer le drapeau de cette région dans les processions. N'ayant pu prendre ses nouvelles fonctions pour cause maladie, il est sanctionné par les autorités religieuses et est considéré comme démissionnaire en étant privé de son traitement. Lors du neuvième pèlerinage de Waterloo en juin 1936, il prend la parole, ce qui lui vaut l'interdiction de porter la robe dans le diocèse de Tournai. Engagé ouvertement à partir de cette époque dans le *Front démocratique wallon*, il préside la *Concentration wallonne* en février 1937. Il s'établit définitivement en France durant l'occupation allemande et prend le nom de Jacques-André Mahieu de Warelles. Il ne reviendra jamais en Belgique. Installé en France à Nice, il est le fondateur de la revue du *Souvenir Napoléonien* et demeura son président jusqu'à sa mort. Il avait succédé à madame Gal en 1963. Décédé le 1^{er} juillet 1968 à La Brigue (06), à la suite d'une courte maladie. Il est inhumé à La Brigue (06). (Voir *Le Souvenir Napoléonien* n° 364, avril 1989)

Alain PIGEARD

Nos figurines : Général Comte Charles Lasalle par Philippe Barreaud



Buste peint par Daniel Romeo, échelle 1/10.

L'histoire et les frasques du général Lasalle sont tellement célèbres qu'elles ne sont plus à raconter, quoi que ...

Lasalle, « tout hussard qui n'est pas mort à trente ans ... », l'épopée tourne autour de lui mais aussi de sa Brigade Infernale. Le figuriniste sera intéressé par des appellations magiques telles que les noms des régiments par lesquels il est passé :

Le régiment d'infanterie de Lorraine où il fit ses premières armes à l'âge de 11 ans, comme sous lieutenant de remplacement. Habit tout de blanc distingué aux revers et aux parements de manches d'un beau rouge carmin. Puis, à 16 ans, il aborde la révolution au 24^{ème} régiment de cavalerie. Subdivision d'arme qui deviendra les cuirassiers. Son long habit bleu sombre à la française est distingué de la couleur rose au col, et aux revers (ce rose que nous trouvons « un peu tendre » fut une couleur très prisée par toutes les armées d'Europe du XVIIIème siècle, surtout par la Prusse).



Démisionnaire en 1792 par suppression de son grade considéré comme trop noble, il s'engage dans le bataillon parisien de la Section des Piques et rejoint l'armée du Nord en l'an II en tant que simple volontaire du 23^e régiment de chasseurs à cheval.

Le 23^{ème} chasseurs appartient à la cavalerie légère, son uniforme est : Dolman, surtout, pantalon vert, gilet blanc, parements et collet capucine (un orange très rouge), shako.



Lasalle ne quittera jamais plus cette arme dans laquelle il va se révéler jusqu'à devenir un des meilleurs.

Lors de la campagne d'Italie, il est nommé lieutenant le 20 ventôse an III, et devient aide-de-camp et protégé du maréchal Kellermann-père.

Lors de la bataille de Rivoli, il parvient à capturer 900 hommes ennemis avec 20 chasseurs à cheval. Complètement épuisé, ayant ramené à Napoléon les drapeaux pris à l'ennemi, celui-ci lui dit « couche toi dessus, tu l'as bien mérité ».

Une fois la campagne d'Italie terminée, il suit encore Napoléon Bonaparte, pour sa campagne d'Égypte. Devant les pyramides, il prend une part importante dans la victoire en coupant la retraite de l'armée ennemie, avec 60 hommes.

De retour en France, il commande le 10^{ème} régiment de hussards, et recevra sabre et pistolet d'honneur des mains de Napoléon



C'est sous cet uniforme 'bleu céleste foncé' distingué de rouge qu'il va rendre son régiment célèbre dans l'agenais. En 1801 ses exploits mènent le préfet à protester officiellement auprès de Napoléon. La réponse ne tarde pas : « il suffit d'une signature pour faire un préfet, ce n'est pas trop de vingt ans pour faire un Lasalle ! » Il écope de trente jours d'arrêts, mais avec des gaillards comme le maréchal des logis Guindey ; celui qui plus tard tuera le Prince Louis de Prusse d'un coup de sabre à Saalfeld en 1806, et son vieux camarade Fournier (Sarlovèze), l'ambiance n'a pas été triste, mais le préfet a été muté...

Créateur de la « *Société des altérés* » il se calmera malgré tout après son mariage, non sans avoir créé la célèbre chanson à boire: Fanchon !

Il serait peut être hors sujet et trop long d'aborder tous ses faits d'armes, avec les dragons à Austerlitz, et jusqu'à Wagram en 1809, où il est tué d'une balle en pleine tête alors qu'il menait la dernière charge face au village de Leopoldau. Il avait 34 ans. L'épopée reste.

Tôt, il avait adopté la tenue classique des officiers généraux de cavalerie légère, une adaptation très libre des tenues de chasseurs à cheval. Chapeau de feutre aux marques de son grade, pelisse à brandebourgs et/ou dolman de même, de couleur « vert chasseur », et pantalon rouge. Bessières appréciait la culotte, Lasalle lui préférait son célèbre pantalon large à fausses bottes.



C'est ainsi qu'on le retrouve comme général de brigade à la tête de cette unité féroce et célèbre qui se fera appeler la « Brigade Infernale ».

Elle est composée du 5^{ème} régiment de Hussards commandé par le colonel Schwarz et du 7^{ème} régiment de hussards commandé par le colonel Marx. On y trouve de futurs généraux célèbres : le capitaine Piré, le sous-lieutenant Curely, le sous-lieutenant Brack.

Avec un tel chef, la brigade brille de tous ses feux et porte au summum la geste des hussards, audace et brio.

J'ai donc choisi dans ma collection, le général, un hussard du 5 et un du 7.



Mais à tout seigneur, tout honneur.

La figurine est une réalisation déjà ancienne du producteur « le Cimier », très connu des années 90. De métal blanc (le plomb est interdit), d'environ six centimètres de haut, c'est ce qu'on appelle un rond de bosse. Le réalisateur est Bruno Leibowitz, meilleur graveur en France depuis longtemps. La sculpture et le moulage sont si précis qu'aucune opération de mise à niveau n'a été nécessaire. La sculpture des détails de la tenue est particulièrement précise et va fortement faciliter la peinture.

La peinture, le medium, débute par une couche d'apprêt enamel (soluble au white spirit) pour que les autres couches adhèrent au modèle. La sous-couche est en acrylique (soluble à l'eau) dans les teintes s'approchant de la couleur définitive. L'ensemble est alors fixé à la peinture à l'huile pour tableaux. C'est la meilleure approche pour les fondus. Les détails infimes et les rehauts terminent l'œuvre à l'acrylique, ainsi que les dorures. Ni les dorures de tissus ni les ors métalliques ne sont appliqués tels que « sortis du tube ».

La tenue de Lasalle : le chapeau de feutre reçoit une couverture noire. Après séchage, le tout est vieilli à l'aide d'un jus délayé de couleur « chair » appliquée avec une brosse à poils usés. Le visage, à l'huile, vu sa petite dimension, doit augmenter les détails et les contrastes. La pelisse et le pantalon ne représentent pas de difficultés particulières. Le carmin du pantalon est assombri dans les creux au « caputt mortum ».

Les dorures sont traitées en un mélange de jaune d'or et d'or pur. Le tout est assombri d'un jus terre d'ombre, et toujours après séchage, les bords exposés à la lumière sont éclairés d'un fin trait blanc-jaune. Les ors métalliques sont appliqués tels que sur un apprêt marron foncé, et ombrés du même jus de terre d'ombre.

La peinture d'un personnage comme celui-ci représente environ 8 à 10 jours de travail au rythme de 4 heures au maximum quotidiennes.

- *Le 5^{ème} hussards*



Le système de peinture est le même. La pelisse est blanche, ce qui dans la réalité, bien sûr, n'existe pas. La base sera donc réalisée au blanc de titane additionné de terre d'ombre naturelle. Tout ce qui sera en creux recevra un jus de la base renforcée de terre d'ombre.

Le plus délicat sur un tel sujet est de trouver l'équilibre, par zones, entre le blanc et le brun. Les ombres doivent être marquées pour éviter l'effet sac de plâtre, mais pas trop pour éviter l'impression de coups de crayons. Seules les arêtes sont en blanc pur.



Le bleu du dolman et de la culotte à la hongroise est un bleu céleste. Formule particulièrement vague s'il en est, et en l'absence d'échantillons d'époque.

On peut penser qu'un bleu de Prusse fortement éclairci au blanc de titane, avec une pointe de vert, fera l'affaire.

- *Le 7^{ème} hussards*



Le 7^{ème} hussard est un cas à lui tout seul. Il a toujours gardé ses fantaisies propres. Alors que la culotte hongroise rouge était supprimée dans les autres régiments de hussards, le 7 la portait fièrement. Lasalle avait-il eu une action ici ?

Néanmoins, en campagne, comme ici, pantalons et culottes sont remisés au magasin à l'arrière. A la place, un pantalon (ici rouge) de grosse toile, basané de cuir à l'entre-jambe et tout le long de l'intérieur de celle-ci, a nettement la préférence.



La particularité de cet accoutrement est qu'il se boutonne par tout le côté au moyen de gros boutons en os. C'est ce qu'on appelle un « charivari ». Pendant longtemps le régiment a porté un shako noir comme ses frères. Mais en 1812, lorsque le shako rouleau en feutre est apparu, le régiment a choisi un vert particulièrement clair et voyant. Était-ce pour se distinguer du 8^{ème} hussard, habillé presque à l'identique et qui arborait le shako rouge ?



Voilà pour les régiments et leurs uniformes. Les figurines sont représentées en tenue de parade pour le 5^{ème}, pelisse jetée sur l'épaule gauche, par-dessus le dolman. Il est intéressant de remarquer que cette tenue n'était portée qu'aux cérémonies, la pelisse étant trop étroite pour être enfilée sur le dolman. En guerre, seul le dolman était porté, la pelisse restait au magasin du corps. Avec les campagnes en Europe du nord-est, c'est le contraire qu'on a souvent observé. La pelisse était portée en lieu du dolman. C'est la représentation du 7^{ème}.

Une faute s'est glissée, si l'on regroupe ces trois personnages, mais tout est normal si on les présente séparément. La figurine de Lasalle le présente avec les trois étoiles de divisionnaire sur sa sabretache. Il est évident qu'il commandait sa « brigade infernale » avant d'atteindre ce dernier grade. Mais, j'avais commencé par lui, les hussards sont plus récents dans la vitrine.

Philippe BARREAUD

Le Comte Salmatoris-Rossilon - Grandeur et décadence *par Michel Bourrier*

Devenu en 1760 feudataire et comte de Villars, Gian Carlo Secundo Salmatoris, né à Cherasco en 1741, ne manquait pas de venir à Villar del Varo exiger ses droits féodaux (trente lires de « cavalcade »), par l'entremise de son mandataire Pietro Audoly.



Comte Salmatori

Un acte du XVII Messidor An III nous apprend que le jeune officier du Roi de Sardaigne vint à Villars « deux fois de passage pour visiter ses biens ».

La première fois, c'était pour son intronisation dans le fief, acheté vingt mille lires avec le titre de comte « Nobilta di 1722 » (comme dirent les Piémontais) par son grand-père Giovanni, premier président du Sénat de Nice. Exploitait-il ses vassaux comme son ancêtre ? C'est assez probable, avec ce durcissement des privilèges qui caractérise, en Piémont comme en France, la fin du XVIIIème siècle.

Une seconde occurrence se place en 1778, lorsque le Commandataire de l'église imposa son protégé Antonio Mari comme nouveau prieur de Villars, comme l'avait fait son père. Monseigneur Astésan, évêque de Nice, avait dû « mettre les pouces ». Salmatoris amena dès lors dans l'appartement rénové au premier étage de son château qui domine toujours le village, une Madonne du Bon Conseil, copie de l'original de 1467, et une Vierge un peu mièvre, deux témoins de son intense piété. Il y laissa aussi une tapisserie, exécutée dans son usine de soieries de Cherasco, frappée de ses armes, d'Azur au lion passant d'or écartelées de la bannière de Savoie, et de celle de sa femme Teresa Carron di San Tomaso, riche famille de secrétaires d'Etat. Dans une maison du village, une frise de personnages en stuc autour du Roi Victor Amédée III souligne encore son influence à Villars.

Reconverti en courtisan, Salmatoris « rempila » néanmoins en 1793 alors qu'on ne le lui demandait pas. Il est vrai qu'avec l'invasion du Comté de Nice par les révolutionnaires il perdait sa redevance, ses baux, ses privilèges et bientôt son château et ses biens, car, il avait été inscrit au 1er Floréal An II « sur la première liste des émigrés du district de Puget-Théniers siégeant à Roquestéron ». Or c'était faux car, selon le Maire de Villars Broccardi, Salmatoris n'avait jamais résidé au village et le délateur, locataire de son château, se libérait ainsi de ses frais de location.

La première rencontre avec l'armée française avec Masséna et Rusca, se situe à Loano. Le 25 novembre, au camp, par temps de neige, il écrit à « sa chère Thérèse » en Français et dans les termes exquis de l'Ancien Régime, avec « l'empressement » de son désir charnel. Les petits Français sont bien reçus par toutes les femmes de l'Italie. La seconde rencontre eut lieu dans son palais de Cherasco avec le général Bonaparte signant le fameux armistice d'Avril 1796. Le Corse se souviendra « delle buoni vini che a bevuto a casa ».

Redevenu introducteur des ambassadeurs après avoir quitté l'armée, Salmatoris doit recevoir à la Cour les reîtres en « Stivali e Speroni » (Bottes et éperons), et la femme de l'Ambassadeur Français en « pet-en-l'air » ! Liberté Egalité Fraternité ij Francesa carozza e noi a pé. Il dut surtout vendre ses biens à Villars « aux Citoyens Médecin Antoine Riboty et notaire Antoine Perdigon ». Vente consécutive à sa fausse dénonciation comme émigré par

son locataire Thomas Niel de Touët de Beuil. Ce trente octobre 1798 marquait la fin de ses propriétés à Villars, car, malgré sa radiation de la liste des émigrés le 25 février 1803 et plusieurs tentatives pour obtenir « la restitution des fruits et revenus de la terre de Villars en Piémont », il n'aboutit à rien. Qu'il fût appelé par Bonaparte comme Préfet du Palais des Tuileries pour apprendre aux parvenus à marcher en bas de soie sur les parquets cirés, qu'il accompagnât le Premier Consul au camp de Boulogne, qu'il fût nommé par l'Empereur Intendant des Biens de la Couronne dans les six départements au-delà des Alpes, qu'il reçût à Turin le jeune Villarois Léotardi, futur moteur du Rattachement de 1860 et Premier Conseiller Général de Villars, l'histoire de Salmatoris à Villars est terminée.

Pas tout à fait. En 1990 la Municipalité du Docteur Colette Bourrier-Reynaud réalisait le jumelage de Villars avec la cité des sept paix. Désormais, l'aristocrate au grand nez sous sa perruque en ailes de pigeon trône en buste dans la mairie de son ancien fief.



Tenture Armes des Salmatoris



Vierge en prière



Madone du Bon Conseil (Original à Cherasco)

Michel BOURRIER

L'Hommage d'Antibes au Général Jean-Etienne CHAMPIONNET (partie 1) par Jacques Dimiez

I. Première partie : La statue d'un Général de l'Armée révolutionnaire

Le promeneur qui visite le vieil Antibes peut emprunter la « Rue Championnet » qui longe la Place des Martyrs de la Résistance. En abordant la « Place Masséna », il passe au pied du buste du Général Jean-Etienne Championnet, œuvre réalisée par Léopold Morice en 1891. Les estivants habitués du Marché couvert sont loin de se douter des prodiges accomplis par ce valeureux Général, porteur au plus profond de lui-même des idéaux de la Révolution française et dont le nom est inscrit sur le côté Nord de l'Arc de Triomphe de Paris.



Photo Jacques DIMIEZ

Rien n'indique son parcours, rien ne permet de savoir pourquoi Antibes, ville qui a mis son royalisme en avant au 18^{ème} et au 19^{ème} siècle, rend hommage à ce Général d'armée révolutionnaire. Le socle porte pour seule indication : « 1762- 1800 ». Si l'estivant interroge un antibois, tout au plus lui se verra-t-il répondre que Championnet est venu mourir à Antibes au retour de ses prouesses en Italie... Pourtant la statue fait partie intégrante de l'environnement des antibois et de leur vie quotidienne. D'ailleurs le buste n'ayant pas de bras, la tradition locale dit que quand un mauvais payeur veut se tirer d'affaire, il lui suffit de répondre à son créancier : « *Je te conseille d'aller te faire payer chez Championnet !* »

Un enfant « naturel »

Jean-Etienne Championnet est le fils naturel de Madeleine Collion. Il est né à Alixan près de Valence, le 13.04.1762. Sa jeune mère est entrée à 16 ans comme servante au service de la

famille Grand. Le père de l'enfant est le fils de la maison, l'avocat Étienne Grand, né en 1739, qui a obtenu en 1760, la charge de Maître des Postes.

Pour ne pas compromettre son amant, Madeleine Collion déclare l'enfant à l'Etat civil sous le patronyme de sa propre mère : « *Vachier* ». Un nom malheureusement propice aux moqueries et aux calembours, ce dont l'enfant souffrira. Pourtant son père Étienne Grand sera toujours vigilant sur l'éducation de son fils ; il veillera constamment sur lui avec affection. Il le surnommait rapidement « *Championnet* », en probable référence au « *Champ de Pionnet* », une de ses propriétés située au quartier dit « *Le Championnet* » à Valence. À la mort de son père en 1788, Jean-Étienne Vachier prendra le patronyme composé : « *Grand-Championnet* ». Mais à partir de 1792, les noms nobles ou composés étant devenus suspects, il ne signera plus que sous le nom de « *Championnet* ».

Une éducation stricte

Jean-Étienne est mis en nourrice et élevé de 1765 à 1770 à Soyons en Ardèche chez un cultivateur. A l'âge de 9 ans, il est mis en pension chez un précepteur par ailleurs greffier de la police royale. Il suit ses leçons et montre un esprit brillant, intelligent et curieux. A 15 ans, il part à l'aventure ; on avance que quelques railleries sur l'illégitimité de sa naissance l'ont forcé à s'expatrier. Il fait divers métiers en France, puis en Espagne où il s'enrôle dans les gardes-wallonnes, puis il devient volontaire dans le Régiment de Bretagne. Rentré en France en mai 1781, il travaille à Valence dans l'étude de son père et devient le 10 octobre 1782, à 20 ans, adjudicataire général des fermes unies de France, receveur, pour la perception des droits.

En 1788, deux jours avant sa mort, à Valence, son père, Étienne Grand, finit par épouser Madeleine Collion. Ne pouvant léguer directement sa fortune, évaluée à une centaine de milliers de francs, à sa femme et à son fils, il nomme légataire universel un procureur de ses amis, qui a pour mission expresse de leur reverser cet héritage. Jean-Etienne Grand-Championnet abandonne peu de temps après sa charge de receveur et part à Lyon compléter son instruction.

Une adhésion résolue à l'idéal républicain

Jean-Etienne est d'emblée un ardent défenseur des idées révolutionnaires. Il assiste à la Journée de la Fédération à Paris. Il entre au service de la Révolution et de la Patrie en danger et doit à sa valeur un avancement rapide. Il prend une part importante dans le mouvement révolutionnaire et devient grenadier de la Garde nationale dès sa création pour défendre la nouvelle République. Il étudie avec passion la stratégie militaire et l'art de la guerre. En fin d'année il est promu sergent. En 1790, il est élevé au grade de lieutenant et adhère à la société des amis de la Constitution. Il est élu Député par l'assemblée générale des Gardes nationales du district de Valence. Devenu secrétaire des amis de la constitution de Valence en 1791, il rencontre Bonaparte venu adhérer au mouvement. En 1792, Grand-Championnet est nommé adjudant général de la légion des Gardes nationales du district de Valence. Patriote convaincu, il forme et instruit ce bataillon de volontaires à Valence en 1792. Il est élu à l'unanimité Lieutenant-colonel du 6ème bataillon des Volontaires de la Drôme

En mai 1793, il est chargé par le Comité de Salut public de l'ordre sévère de mater la révolte des fédéralistes du Jura qui se sont élevés en masse contre l'arrestation des Girondins et qui veulent marcher sur Paris. Comme Bonaparte, Championnet a toujours condamné les excès de la révolution, les vengeances populaires et les horreurs des massacres. Alors qu'on pouvait craindre un bain de sang, Championnet calme la révolte en démontrant son habileté de

négociateur. Il pacifie les insurgés. Son attitude modérée le rend suspect au Comité de Salut public.

Il est sommé de s'expliquer devant Danton qui, confronté à sa bonne foi, finit par lui dire : « *Retourne à l'armée, le Comité est satisfait de ta conduite* ». Il est nommé Chef de brigade

Un authentique héros de la Révolution



En 1793 il passe dans l'armée d'active du Rhin. Alors que les défaites s'accumulent, que l'Alsace est prise par les Autrichiens, que le Haut Rhin est sans protection, Championnet fait ses premières armes dans la tourmente...

Mais l'armée placée sous Hoche finit par reprendre ses lignes et les victoires s'accumulent. Sous le commandement de Pichegru, Championnet se distingue.

Puis il participe à la prise de Landau et enfin à Wissembourg et dans le Palatinat où il gagne l'estime de l'armée et de Lazare Hoche.

Son avancement est fulgurant : placé sous les ordres de Jourdan, il est nommé :

- colonel après le combat d'Arlon et de Neufchâteau,
- puis Général de brigade le 6 février 1794,
- enfin Général de Division le 10.06.1794 à l'armée de Sambre et Meuse.

L'armée de Moselle ayant été réunie à l'armée de Sambre et Meuse, de 1794 à 1797, Championnet est un des meilleurs lieutenants de Jourdan. Il participe à la prise de Charleroi le 25.06.1794. Il côtoie de jeunes généraux formés comme lui au cours des combats, notamment Kléber, Lefebvre, Moreau, Bernadotte, Soult, Marbot, Ney et Marceau... Ces officiers venus du rang dirigent des armées enthousiastes et fougueuses où une nuée de tirailleurs se porte constamment en avant de la ligne de bataille, harcèle les troupes adverses, les désunissent en s'infiltrant dans les points dégarnis, puis laissent enfin la place aux régiments et à la cavalerie.

À la bataille de Fleurus contre les Autrichiens, le 26.06.1794, le combat est rude et acharné. Placé au centre, assailli pendant quatre heures par des forces quatre fois supérieures en nombre, Championnet fait preuve de bravoure, de célérité et de détermination. Toujours en avant, le premier au danger, comme à son habitude, debout sur ses étriers, il stimule ses hommes en leur criant : « *Allez enfants, tête haute, courage !* » (2). Ses soldats diront de lui qu'il est « *le premier dans les attaques et le dernier dans les retraites* ». Par son combat appliqué au centre du champ de bataille, il contribue grandement à la victoire de Jourdan puis à la prise de Bruxelles par Jourdan et Pichegru le 08.07.1794.

Dans les campagnes suivantes, au-delà du Rhin, il commande l'aile gauche des armées françaises entre Neuwied et Düsseldorf, et son action est décisive dans les succès des expéditions vers le Lahn et le Main. Le 01.10.1794, il s'empare du plateau d'Aldenhoven, point culminant, puis en contrebas, élève son chapeau au bout de son sabre, se met à l'eau jusqu'à la taille et traverse la Roër à la tête de ses troupes. Il enlève Cologne le 02.10.1794. Il réussit plusieurs actions d'éclat, au point que Hoche dira de lui et de ses soldats : « *La division Championnet demande où est l'ennemi, elle ne s'informe jamais du nombre !* »

En 1795 lors de la campagne d'Allemagne, il est chargé par Kléber et Jourdan de traverser le Rhin avec 600 hommes d'élite disposés sur une cinquantaine de barques... Il investit brillamment et par surprise la place forte de Düsseldorf gardée par une garnison de 5000 hommes et par 6000 hommes de troupe et s'empare de 100 pièces de canons et d'immenses magasins de ravitaillement.

Pendant la campagne de 1796 il s'empare de Würzburg, bouscule un corps de cavalerie autrichien à Bamberg, combat jusqu'en Bohême. Lorsque Jourdan commande la retraite, Championnet assume avec courage et une grande lucidité stratégique l'arrière-garde des troupes en retraite de Jourdan et de Moreau.

Le 03.09. 1797, Championnet est déterminant et victorieux devant Wurtzbourg où 16000 français luttent contre 40.000 autrichiens. C'est là qu'il apprend la mort de son camarade le Général Marceau. Jourdan s'étant replié sur Cologne, Championnet contient l'attaque autrichienne sur Coblenz. Soumis aux basses manœuvres du Directoire, Jourdan, Kléber, Lefèvre, Bernadotte se retirent de leurs commandements. Désormais Championnet porte seul la charge de l'Armée de Sambre et Meuse désorganisée et affaiblie, composée comme il l'a écrit à Kléber, « *de soldats en lambeaux consumés par la faim, errants comme des spectres* ». Il est placé sous le commandement de Hoche, à la tête de l'aile gauche forte de 22000 hommes. Avec l'aile droite de Lefèvre il repousse violemment les autrichiens sur Francfort. La signature des préliminaires de Leoben négociés par Bonaparte viennent arrêter les succès de l'armée Hoche de ce côté.

Après la mort de Hoche, Championnet est chargé en 1798, du commandement d'un corps d'armée dans le nord, destiné à envahir l'Angleterre. Il bat les Anglais venus pour bombarder Ostende. Il s'oppose aux tentatives de débarquement des Anglais en Belgique pour détruire les écluses et devient le ''*Vainqueur des Dunes*'' . Il s'enthousiasme des succès de Bonaparte en Egypte. Il sera nommé ensuite Général en chef de l'armée française en Pays Bas.



Photo Jacques DIMIEZ

On comprend à la lueur de tous ces exploits l'attitude martiale retenue par le sculpteur Morice.

On retrouve les traits dominants de Championnet : il apparaît résolu, son visage traduit sa volonté farouche et la fougue. Ses longs cheveux renforcent son aspect romantique.

On a dit de lui qu'il était « *moulé à l'antique* », d'un caractère vif et généreux, qu'il avait de beaux traits dont l'énergie était tempérée par la grâce et la douceur...un regard ferme, une voix mâle et pénétrante...(1) et qu'il aimait la gloire (3). On l'a décrit de grande taille, les cheveux blonds, les yeux bleus, le nez aquilin, doté de belles dents et d'une figure gracieuse et distinguée...

Il commandait dit-on « *le respect et l'obéissance* »... (2)

Général en chef de l'armée de Rome

En 1798, à la demande de Jourdan qui commande désormais l'Armée d'Italie, Championnet est nommé par Barras, commandant en chef de l'armée de Rome. Pour la première fois, il ne va pas commander en second. Son armée, grand corps détaché de l'Armée d'Italie, est chargée de protéger la jeune République française contre les Bourbons de la Cour de Naples

et la flotte britannique. Censée être composée de 32000 hommes, elle n'en compte que 8000 en état de combattre, et dispose d'à peine 15 cartouches par homme. Quand il arrive à Rome, la ville est envahie par 50.000 Napolitains qui menacent l'armée française. Toute l'Italie du Tyrol à Naples et au fond de la Calabre est agitée d'une fièvre d'insurrection entretenue par les Anglais et par Nelson à l'ancre à Naples, furieux de ne pas avoir pu intercepter Bonaparte avant qu'il ne débarque en Egypte.

Le Roi de Naples réunit une armée pour livrer bataille contre les Français. Il fait appel au général Mack pour commander ses troupes fortes de 50.000 hommes. Fin novembre 1798, cette armée se porte en avant en plusieurs colonnes vers le centre de l'armée française sur le Tibre. Championnet étudie calmement la situation et dispose ses troupes promptement. Il fait évacuer Rome qui est investie et voit l'entrée du Roi. La populace déchaînée contre les Français s'y livre à des massacres. Parti de Milan, Championnet se dirige sur Ancône. Son armée mal nourrie doit se livrer au brigandage et au pillage. Il lutte pied à pied contre les voleurs et les fripons... L'armée de Rome doit se replier devant les 50.000 hommes que le général autrichien Karl Mack pousse devant lui ; 7000 Anglais, débarqués à Livourne, sont dispersés. Après 7 combats décisifs contre les Napolitains, Championnet repousse les troupes de Mack en pleine déconfiture. Il se trouve partout, sabre à la main, pour encourager ses troupes.

Dix-sept jours après avoir quitté la ville, Championnet entre en vainqueur à Rome que le Roi Ferdinand a quitté précipitamment. Il ne s'y attarde pas et dirige ses troupes sur Naples et sur les troupes de Mack en pleine retraite qui se sont regroupées à Capoue. Le Roi affolé a regagné Naples. Il est bientôt pris à parti par des insurgés napolitains qui contestent son action de guerre et qui pillent la ville et ses arsenaux.

Le 31.12.1798, contrairement à la promesse faite à son peuple de mourir à sa tête, le Roi Ferdinand s'enfuit vers la Sicile sur le bateau que Nelson met à sa disposition, avec sa Cour, les bijoux de la couronne, ses trésors et l'argent des banques. Au passage, il fait brûler ses frégates au port. Avant son départ il a rédigé un ordre aux paroisses de se livrer au massacre des Français. Les curés crucifix à la main suivent le mot d'ordre à la tête des paroissiens déchainés.



Combats contre les Napolitains. Gravure Masson 1847.

Championnet confronté à ces bandes de fanatiques napolitains qui harcèlent ses unités et commettent des atrocités, se trouve bientôt sous les canons de Capoue. Il demande au général

Rey de s'emparer de la forteresse de Gaète. Celle-ci est prise dans une action brusque et pleine d'audace qui terrifie les napolitains. Ses troupes victorieuses convergent toutes vers Capoue malgré les fatigues, les attentats, les atrocités, les meurtres abominables auxquels se livrent les bandes féroces et cruelles.

Une fois ses troupes réunies, Championnet attaque massivement Capoue le 03.01.1799 et refuse une proposition d'armistice qui lui est faite par le vice-roi. La ville capitule le 10.01.1799. Les Français s'emparent de toute l'artillerie ennemie, de munitions et d'immenses magasins. Les ports de Naples et de la Sicile sont fermés aux Anglais. Championnet s'occupe en priorité de chasser les hordes d'insurgés qui poursuivent les actions de harcèlement dévastatrices sur son armée.

La prise de Naples et la création d'un gouvernement républicain

Championnet se dirige ensuite sur Naples. Les combats sont épiques. Chaque village est le siège de luttes violentes. Les Français doivent marcher sur des monceaux de cadavres. Championnet entre à Naples le 21.01.1799, en chassant les insurgés dans des actions de rue d'une violence inouïe qui durent soixante-sept heures.



Entrée dans Naples le 21.01.1799 par Jean-Jacques François TAUREL.

Le pauvre Mack éperdu et redoutant d'être lynché se rend et lui tend son épée. Championnet magnanime lui répond : « *Général, gardez-la, mon gouvernement m'a interdit de recevoir des présents de fabrique anglaise !* ». Barras pourra ainsi dire de lui : « *Championnet fût le premier Général républicain qui détrôna un Roi !* ». Championnet appelle désormais son armée, l'« *Armée de Naples* ». Il s'adresse aux insurgés napolitains pour qu'ils rendent leurs armes et leur dit au nom de ses soldats : « *On vous a trompés, cessez le combat, nous sommes vos frères !* » (3) Il s'appuie avec un sens politique avisé sur les insurgés de Naples pour fonder et proclamer de sa propre autorité la « *République populaire parthénopéenne* » dont il nomme un gouvernement provisoire et édicte immédiatement des mesures libérales. Championnet a réussi à instaurer une république sans les excès de la révolution française.

C'est alors qu'un commissaire général du Directoire, envoyé de Paris et muni d'un pouvoir discrétionnaire, paraît à Naples : Faypoult. Au nom de l'Etat français il s'empare des Palais

royaux, des biens de la couronne, des banques, des trésors, des chasses royales, des fabriques de porcelaine, des biens de l'Ordre de Malte, des antiquités... Championnet entre en conflit violent avec Faypoult qui prétend gouverner le sud de l'Italie comme une province conquise et ne laisser aucune autonomie à la nouvelle République.

La destitution temporaire

Championnet est un idéaliste républicain aussi zélé qu'austère. Il sait être intraitable sur le sens des valeurs. Il est porté avant tout par son amour pour la France. Il exècre la mauvaise foi, l'injustice, les voleurs et les espions. D'une « *trempe Montagnarde* » (2) il désire à tout prix le succès de la Révolution à laquelle il avait fait par avance le sacrifice de sa vie.

Ses succès lui suscitent de solides inimitiés. Indigné il écrit au Directoire, traitant Faypoult de « *spéculateur... sangsue de la Patrie* »...puis il le chasse brutalement aux grands applaudissements du peuple de Naples et de l'armée. La riposte du Directoire ne se fait pas attendre. Championnet est accusé de rébellion ouverte contre le représentant mandaté par le Directoire, mis en état d'arrestation, traduit en conseil de guerre pour être jugé pour son infraction aux Lois...C'est la consternation dans l'armée et dans Naples.

Championnet est destitué et remplacé par Macdonald, le 13.02.1799. Arrêté sur ordre du Directoire, il est traîné de brigade en brigade, reçoit des fers à Milan, puis est mené à Turin, où il est incarcéré. Alors que son procès traîne, il réclame vainement des Juges. Pendant ce temps Faypoult et ses hommes de mains poursuivent leurs pillages et leurs rapines à Naples à hauteur de plusieurs dizaines de millions...

Jacques DIMIEZ

➤ **La suite de la vie extraordinaire de Championnet est à paraître dans le prochain Bulletin...**

BIBLIOGRAPHIE :

1. *Eloge historique du Général Championnet par son ancien aide de camp Antoine Alexandre Romieu. Imprimerie Bailleul. An XI.*
2. *Histoire de Championnet par Henri Dourille. Imprimerie Boursy fils Lyon. 1839*
3. *Championnet Général des armées de la République française ou les Campagne de Hollande, de Rome et de Naples. A R C de Saint Albin. Imprimeurs Poulet-Malassis et de Broise. Paris. 1860.*

Le chemin Napoléon par Jean Trouillot



Au départ du Col des Quatre chemins, sur la Grande Corniche, la petite route du Mont-Leuze nous conduit, après bien des méandres, au plateau de la Justice. Après quelques centaines de mètres, nous arrivons au « chemin Napoléon », une voie privée. Si l'on s'en tient à la définition du dictionnaire, un chemin est une voie de communication d'intérêt local, en milieu rural et d'importance secondaire par rapport à la route. Mais en réalité, il s'agit bien d'une impasse sans issue. Qu'est venu faire Napoléon à cet endroit pour lui donner son nom, d'autant plus que cette voie n'a été ouverte que depuis deux ou trois décennies ? Après bien des recherches, une explication peut être avancée en raison d'une similitude de proximité.

Dans les années 1970, un dénommé Fulconis, propriétaire des terrains environnants, vend à un promoteur une grande parcelle de terrain rocailleux qu'il considérait comme totalement inexploitable. Il pensait ainsi avoir réalisé « l'affaire du siècle ».

L'acheteur entreprit alors de gigantesques travaux à l'aide de bulldozers et de tirs de mines afin d'aplanir le terrain et d'ouvrir une route. Ce travail lui permit de découvrir quelques pièces romaines attestant de la proximité de la via Aurelia, mais de louis d'or napoléoniens : nenni ! Il créa un lotissement d'une vingtaine de villas de luxe avec vue imprenable. La bonne affaire avait changé de main.

Le promoteur proposa à la Ville, qui accepta, de donner le nom de Napoléon à cette voie. Compte tenu des difficultés rencontrées, il voulait faire le lien avec l'ouverture de la Grande Corniche ordonnée par Napoléon partant faire la campagne d'Italie.

La Grande Corniche est sans conteste l'une des routes qui offrent les plus beaux panoramas au monde. Mais à l'origine, et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ce n'était qu'un sentier muletier qui empruntait la nouvelle voie Julia Augusta qui reprenait la via Aurelia. Pour des raisons stratégiques, les Romains avaient imposé le passage des troupes à cet endroit. En effet, en cas d'attaque, elles étaient moins vulnérables que par le bord de mer. Au fil des siècles, cette tactique militaire perdura.

C'est la raison pour laquelle Monaco resta longtemps très isolé car, en l'absence de route digne de ce nom, on ne disposait que de ce sentier étroit où, par endroits, on ne pouvait circuler qu'en file. C'était le repaire des bandits de grand chemin. Dans une de ses lettres, Madame de Sévigné rapporta son immense peur lorsqu'elle apprit que sa fille, Madame de Grignan, avait emprunté cette voie. Dans ses mémoires, la comtesse de Genlis, protégée de Napoléon, fait un récit édifiant sur ce passage. C'était en 1772.

« Apprenant que l'on pouvait aller à Gênes par terre, en chaise à porteurs, nous primes la résolution de faire ce périlleux voyage dont le seul nom est effrayant, puisque ce chemin s'appelle très justement la Corniche...

D'un côté, d'énormes rochers forment une espèce de muraille qui paraît s'élever jusqu'aux cieux et de l'autre se trouve un précipice de 500 pieds... » et de rajouter : « j'envoyais chercher l'homme qui nous louait les mulets, je voulais le questionner sur les dangers de la route. Après m'avoir écoutée attentivement, il me répondit : je ne suis point inquiet pour vous, madame, mais à dire la vérité, je crains un peu pour mes mulets car l'an passé, j'en perdis deux qui furent écrasés par de gros morceaux de roches qui tombèrent sur eux, car il s'en détache souvent de la montagne... ». Propos bien peu rassurants !

Ce n'est qu'en 1796 que Napoléon, partant pour la campagne d'Italie, jugea cette voie trop dangereuse, car étroite et pas suffisamment carrossable. Il demanda aux élèves de l'Ecole des ponts et chaussées (première école de ce genre au monde), d'assurer les travaux. Ils débutèrent en 1804 et se firent sous la surveillance de l'officier de Génie Sigaud. Le tracé de cette route suit l'ancienne Corniche. Ce fut très pénible car il fallut tailler les rochers, et le chantier prit du retard. Napoléon en fit de sévères reproches à Sigaud (qui finit par se suicider). Faute de crédits, les travaux furent interrompus en 1808 à La Turbie. Finalement, elle fut terminée en 1814 en rejoignant l'ancienne route de Menton à Monaco. A cette époque, Roquebrune et Menton appartenaient à la principauté de Monaco. Ce n'est qu'en 1861 que la France acheta ces deux villes pour 4 millions de francs or.

Si les difficultés rencontrées à l'époque avaient une certaine similitude avec les travaux effectués par les promoteurs du chemin Napoléon, ce dernier n'enregistra aucun suicide ! Les moyens et les outils n'étaient pas les mêmes...

Jean TROUILLOT

Honoré Paul Roustan, capitaine d'infanterie (partie 1) **par Benoît Lorenzini**

🌀🌀🌀 1^{ère} partie 🌀🌀🌀

Le 14 mars 2015, les plus courageux des membres de la Délégation des Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien se sont lancés, au départ de Saint-Vallier et 200 ans après, sur les traces de l'Empereur et de ses fidèles grognards de retour de l'île d'Elbe.

Mais avant de s'élancer à l'assaut de la redoutable pente de la véritable Route Napoléon, et en collaboration avec la mairie de Saint-Vallier-de-Thiery, une cérémonie avait été organisée, dans le petit cimetière communal, afin de rendre un hommage à un vétéran des guerres napoléoniennes : le capitaine Honoré Paul Roustan.

Revenons plus en détail au travers des pages de ce bulletin sur le destin de cet officier...

Honoré Paul Roustan est né le 15 janvier 1784 à Grasse. Il est le fils de Honoré Roustan, maître orfèvre, et de Marie-Thérèse Mercurin. Baptisé le jour même, il a comme parrain son aïeul paternel, Honoré Roustan *l'aîné*, lui aussi maître orfèvre, et comme marraine Élisabeth Rose Raimbert, sa bisaïeule maternelle.

Honoré Paul ne suivra toutefois pas la trace familiale dans les métiers de l'orfèvrerie... Le 8 floréal an XII (28 avril 1804), il entre au service dans le corps des vélites¹ attaché aux grenadiers à pied de la Garde consulaire, qui vingt jours plus tard se transformera en Garde impériale, à la date de la proclamation de Napoléon comme *Empereur des Français*.



Vélite de la Garde impériale, vers 1805

Inscrit au registre matricule sous le N° 89, le signalement qui est donné de lui est le suivant : « *Cheveux et sourcils châtain, front ordinaire, yeux bleus, nez gros, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, taille d'un mètre 766 millimètres.* »

C'est donc au sein de cette illustre phalange qu'il participe à sa première campagne. Stationné durant les ans XIII et XIV sur les côtes de l'Océan (1804-1805), au fameux camp de Boulogne, il suit ensuite le mouvement de la Grande Armée vers l'Est, Napoléon ayant abandonné son projet d'invasion de l'Angleterre pour se porter contre l'Autriche et la Russie. Honoré Paul Roustan participe donc à la campagne de 1805, qui se solde par la victoire d'Austerlitz, à laquelle il a probablement assisté sans y combattre, l'infanterie de la Garde impériale étant restée l'arme au pied au cours de cette mémorable journée.

Le 10 avril 1806, Honoré Paul Roustan est admis comme élève pensionnaire à l'école spéciale impériale militaire de Fontainebleau (qui sera transférée à Saint-Cyr par décret impérial du 24 mars 1808). Les registres de l'école (où il est inscrit sous le N° 975) donnent de lui un

¹ Pour être admis dans les vélites, il faut posséder quelque instruction, appartenir à une famille honorable, justifier d'une taille minimum de 5 pieds 2 pouces (1,68m), avoir moins de 20 ans et pouvoir payer une pension annuelle de 200 francs. On compte à l'origine dans l'infanterie de la Garde un bataillon de vélites attaché aux grenadiers à pied et un bataillon attaché aux chasseurs à pied (portés par la suite à deux bataillons de grenadiers-vélites et deux bataillons de chasseurs-vélites). Il s'agissait là de former les cadres de l'armée en sous-officiers et en officiers pour les meilleurs éléments.

Parmi les jeunes gens entrés dans les chasseurs-vélites figure Jean-Baptiste Barrès (1784-1849), le grand-père du célèbre écrivain Maurice Barrès, qui publiera en 1923 les mémoires de son aïeul sous le titre de *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée*. Capitaine au 47^e de ligne à la fin de l'Empire, il continuera sa carrière jusque sous la Monarchie de Juillet.

signalement quelque peu différent : « *Taille 1m766, cheveux et sourcils châains, front bas, yeux bleus, nez aquilin, bouche petite, menton rond, visage ovale.* »

Par décret impérial du 10 octobre 1806, il est nommé au grade de sous-lieutenant au 102^e régiment d'infanterie de ligne, qui est alors stationné en Italie. Sa formation d'officier n'aura donc duré que six mois... Son expérience du métier des armes au sein du corps des vélites explique sans doute cette formation expresse ! Il ne quitte toutefois l'école qu'un peu plus de deux semaines plus tard, partant pour se rendre à son corps le 28 octobre 1806. Entre sa nomination au grade d'officier et son départ de Fontainebleau, il avait continué ses services au sein de l'école, ayant été nommé caporal le 12 octobre 1806.

Destiné à occuper au sein de son régiment le premier emploi de sous-lieutenant vacant au remplacement, Honoré Paul Roustan est employé comme surnuméraire. C'est ainsi que de Bologne, le 24 juin 1807, il est proposé par le chef du 3^e bataillon, Collard ², pour remplir un emploi de sous-lieutenant en pied, une place de sous-lieutenant dévolue au remplacement étant vacante par le passage de M. Riva ³ à la Garde du roi de Naples en août 1806.



Élèves de l'école spéciale impériale militaire en tenue d'exercice, vers 1808



Plaque de shako du 102^e régiment d'infanterie de ligne, modèle 1806



Officier d'infanterie de ligne en tenue de société

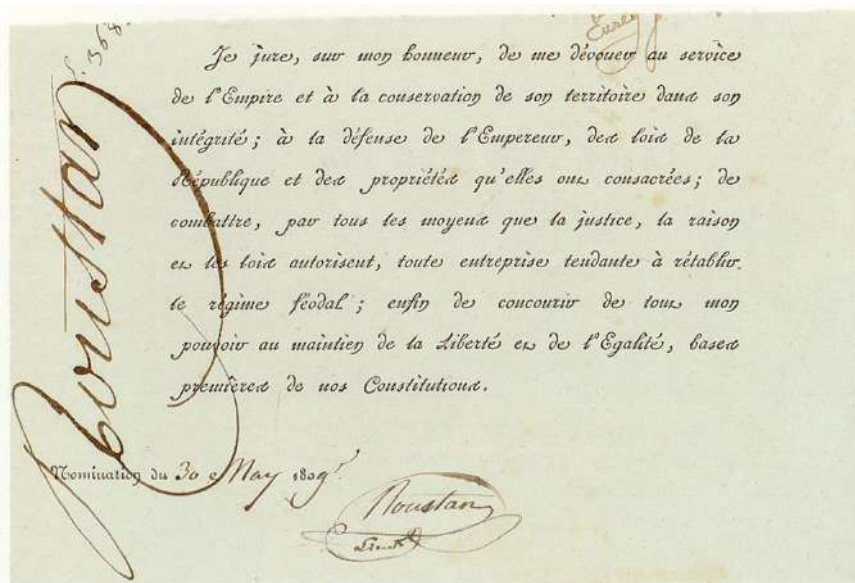
De 1806 à 1808, le sous-lieutenant Roustan sert donc au sein de l'armée d'Italie. Arrive l'année 1809 et une nouvelle campagne qui s'ouvre contre l'Autriche. Comme en 1805, les deux principaux théâtres d'opérations seront de nouveau l'Allemagne et l'Italie. La guerre est déclarée par l'Autriche et le 10 avril 1809 l'Archiduc Charles envahit la Bavière, tandis que l'Archiduc Jean envahit l'Italie. Alors que Napoléon accourt en Allemagne, c'est le prince Eugène à la tête de l'armée d'Italie qui est chargé d'affronter les Autrichiens de l'Archiduc Jean.

² COLLARD. Chef de bataillon au 102^e de ligne, il se signalera en 1809 en emportant d'assaut le fort de Malborghetto, à la tête de huit compagnies d'élite, ayant ses habits criblés de balles et la monture de son épée brisée. Nommé officier de la Légion d'honneur et quelque temps après major du 23^e régiment d'infanterie légère, il terminera sa carrière affaibli par les fatigues de la guerre.

³ RIVA Hyppolite-Antoine-Joseph (1778-1847). Entré au service en 1791, il passe en 1796 au 102^e de ligne où il est nommé caporal (27 janvier 1798), sergent (13 octobre 1799), sergent-major (24 août 1802) puis sous-lieutenant (8 juin 1803). Passé dans la Garde royale de Naples le 4 août 1806, il y est promu lieutenant (12 décembre 1808) puis capitaine (25 mars 1811). Démissionnaire du service de Murat début 1814, il passe avec son grade au 8^e voltigeurs de la Garde impériale (13 mars 1814) puis au 39^e de ligne sous la Première Restauration. Chevalier de l'ordre royal des Deux-Siciles le 18 mai 1808, il est fait chevalier de la Légion d'honneur le 17 mars 1815. A fait toutes les campagnes depuis 1792 jusqu'en 1815, au cours desquelles il est blessé à quatre reprises.

Honoré Paul Roustan a l'occasion de se faire remarquer particulièrement au cours de cette campagne, notamment lors de l'attaque du fort de Malborghetto qui est pris d'assaut le 17 mai 1809. Comme le mentionne ses états de service, il a en effet « *sauté le premier dans le fort de Malborghetto (...) après en avoir arraché les palissades* », étant blessé à la main gauche par un éclat de palissade lors de cet assaut. En récompense de sa bravoure, il « *a reçu pour prix de cette action la décoration de la Légion d'honneur.* »

Honoré Paul est en effet décoré de la Légion d'honneur le 30 mai 1809. La campagne se poursuit, et quelques jours plus tard il est blessé d'un coup de feu à la cheville du pied droit à la bataille de Raab, le 14 juin 1809. Le 6 juillet, le 102^e de ligne combat à Wagram. Le 9 juillet, à l'issue de la campagne, Honoré Paul Roustan est nommé lieutenant.



Serment de la Légion d'honneur signé par Honoré Paul Roustan en 1809

Au cours de l'année 1810, le 102^e de ligne reste stationné en Italie, sur les côtes de la Méditerranée. On le trouve ainsi dans la région du Piémont, le dépôt du régiment étant installé à Savone.

Le 2 avril 1810, Honoré Paul Roustan est provisoirement nommé à l'emploi d'adjudant-major par délibération du conseil d'administration du 102^e de ligne réuni à Savone, cet emploi étant vacant par le départ en retraite le 1^{er} avril de M. Berchoud⁴. Cette place étant dévolue au choix du conseil d'administration, et celui-ci s'étant assemblé chez le colonel à l'effet de procéder à la nomination d'un adjudant-major, il en est résulté que le lieutenant Roustan a réuni la majorité absolue des suffrages, étant précisé dans la délibération que « *cet officier joint à une bonne conduite une tenue brillante, des talents militaires et une bravoure distinguée qui lui ont mérité l'estime de ses camarades et la bienveillance de ses chefs.* »

Le mémoire de proposition ayant été adressé au ministre de la Guerre, le colonel du 102^e, Espert⁵, indiquant qu'il a « *l'honneur de supplier Son Excellence le ministre de la Guerre de*

⁴ BERCHOUD Benoît-Elie (1767-1837). Entré au service dans le 7^e bataillon de volontaires de Rhône-et-Loire (5 octobre 1792), passé par amalgames dans la 59^e de bataille puis la 102^e de ligne, caporal (10 octobre 1792), sergent (22 mai 1793), sergent-major (15 avril 1794), adjudant sous-officier (12 décembre 1799), sous-lieutenant (4 novembre 1803), lieutenant (31 janvier 1805), lieutenant adjudant-major (1^{er} juillet 1808), capitaine adjudant-major (1^{er} janvier 1810). A fait toutes les campagnes depuis 1793 jusqu'en 1809. Blessé d'un coup de feu au bras gauche au passage de l'Adige (18 octobre 1805) et d'un coup de feu à la mâchoire à la bataille de Sacile (16 avril 1809). Chevalier de la Légion d'honneur le 31 octobre 1809.

⁵ ESPERT Pierre (1771-1835), dit Espert de Sibra. Colonel du 102^e de ligne en 1806, il est nommé général de brigade en 1811 et admis à la retraite pour blessures en 1812. Il commandera la succursale des Invalides à Louvain (1813) puis à Arras (1814-1815). Exerçant divers commandements territoriaux sous la Seconde Restauration, il est retraité en 1831.

mettre sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur le présent mémoire afin que ce brave militaire soit confirmé dans son nouvel emploi », ce dernier est autorisé par lettre du ministre du 8 mai 1810 à faire recevoir définitivement le lieutenant Roustan dans l'emploi d'adjudant-major pour prendre rang du 2 avril 1810, « cette nomination étant conforme aux réglementations militaires ».

Le 17 octobre 1811, le chef de bataillon Sicre ⁶, commandant les 4^e et 5^e bataillons du 102^e, écrit depuis Savone au ministre de la Guerre afin de lui adresser un mémoire de proposition pour le grade de capitaine adjudant-major en faveur de Roustan, qui a rempli ses fonctions comme adjudant-major lieutenant pendant 18 mois échus le 2 octobre 1811. Il prie en conséquence le ministre de le confirmer dans son grade d'adjudant-major capitaine à dater dudit jour. Par lettre du 12 novembre 1811, le ministre de la Guerre informe les membres du conseil d'administration du 102^e que Roustan est confirmé « dans le grade de capitaine pour prendre rang du 2 octobre 1811, époque à laquelle il a eu 18 mois d'exercice dans l'emploi d'adjudant-major ». Le conseil d'administration accuse réception de cette décision en date du 25 novembre depuis Savone.



Officier d'un régiment d'infanterie de ligne



Plaque de shako du 102^e régiment d'infanterie de ligne, modèle 1810



Adjudant-major d'un régiment d'infanterie de ligne

Au cours de années 1811 et 1812, le capitaine adjudant-major Roustan va faire campagne en Espagne, au sein de l'armée de Catalogne sous les ordres du maréchal Suchet. Puis en 1813 c'est le retour dans la péninsule italienne, où il participe aux dernières campagnes de l'Empire de 1813 et 1814 au sein de l'armée d'Italie. Il est ainsi atteint d'une forte contusion à la hanche gauche en avant de Rovigo le 8 décembre 1813 en combattant contre les Autrichiens.

Le 14 mars 1814, Honoré Paul Roustan passe avec son grade de capitaine à la tête d'une compagnie de grenadiers du 102^e de ligne.

⁶ SICRE André (1759-1840). Entré au service au régiment de Lorraine (17 mars 1777), caporal (21 août 1778), capitaine adjudant-major (12 février 1793) puis capitaine de canoniers (28 juin 1793) au 5^e bataillon de volontaires de l'Ardèche, adjoint aux adjudants-généraux (7 septembre 1793), adjudant major de place à Milan (25 mai 1797), capitaine dans les guides à pied du général en chef Bonaparte (21 août 1797), chef de bataillon à l'état-major général (18 janvier 1799), passé à la 6^e demi-brigade d'infanterie légère (19 août 1802), puis à nouveau à l'état-major général (20 février 1804), membre de la Légion d'honneur (14 juin 1804), chef de bataillon au 102^e de ligne (12 septembre 1806), officier de la Légion d'honneur (22 août 1809), major commandant d'armes (4 septembre 1812), commandant d'armes au Helder en Hollande (1^{er} janvier - 31 mars 1813) puis à Wesel en Prusse (1^{er} mai 1813 - 8 mai 1814). A fait toutes les campagnes depuis 1793 jusqu'en 1814. Blessé d'un coup de feu au pied gauche à la bataille de Raab (14 juin 1809).

Quelques jours plus tard, c'est l'abdication de Napoléon, le 6 avril 1814... Le 16 avril, Eugène signe avec le général autrichien Bellegarde la convention militaire de Schiarino-Rizzino qui met fin aux hostilités. Peu à peu, les troupes françaises de l'armée d'Italie regagnent la France, où le gouvernement est désormais aux mains de Louis XVIII.

Le 11 août 1814, Roustan écrit de Marseille au ministre de la Guerre, le général comte Dupont:

« Monseigneur,

J'ai l'honneur d'exposer à Votre excellence que dans le mois de février de cette année, Son Altesse le Prince Eugène a demandé pour les bataillons du 102^e qui étaient à l'armée d'Italie des décorations de la Légion d'honneur. J'eus le bonheur d'être porté pour l'avancement. Il fut à cet effet adressé en ma faveur un mémoire de proposition pour le grade de chef de bataillon. Son Altesse le Prince Eugène, avant de quitter le commandement de l'armée, fit prévenir le régiment par Monsieur le Baron de Marcognet ⁷ notre général de division, que toutes les demandes qu'il avait fait avaient été accordées en date du 15 mars, mais qu'elles étaient tombées dans les mains de l'ennemi. Le régiment a depuis peu soumis ses réclamations et Votre Excellence a fait droit à ses demandes en obtenant de Sa Majesté les décorations de la Légion d'honneur, mon brevet de chef de bataillon a sans doute échappé à l'attention que vous avez toujours eu de récompenser ceux qui ont acquis des droits à la bienveillance de leur patrie.

Veillez je vous prie Monseigneur avoir la bonté de vous intéresser pour un officier qui n'a pour toute recommandation que ses services, sans doute bien constatés dans vos bureaux, et des blessures honorables.

Je vous prie également Monseigneur, en soumettant ma demande au pied du trône de Sa Majesté, de la prier d'accueillir favorablement les expressions d'amour, de fidélité et de reconnaissance d'un de ses plus dévoués serviteurs qui désire vivement l'honneur d'être décoré du Lis.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Excellence, le très humble et très dévoué serviteur. Signé : ROUSTAN.

Lorsque le mémoire de proposition a été fait j'étais capitaine adjudant-major. »

Cette sollicitation reste toutefois vaine, et Roustan est maintenu dans son grade de capitaine au sein de son régiment, qui prend sous la Première Restauration le N° 83. Bénéficiant à cette période d'un congé de semestre, il en profite pour retourner à Grasse...

➤ **La suite de la vie du capitaine Roustan est à paraître dans le prochain Bulletin...**

Sources :

Base Léonore de la Légion d'honneur, Dossier d'Honoré Paul Roustan (LH/2408/14)

SHD - Dossier de retraite d'Honoré Paul Roustan - 2Yf172364

SHD - Registre matricule des Vélites des grenadiers à pied de la Garde [5 mars 1804 - 1^{er} juin 180] - 20Yc12

SHD - Registre matricule de l'Ecole spéciale impériale militaire [an XI - 1806] - 4Yb29

Archives départementales des Alpes-Maritimes, Registres d'état-civil de la commune de Saint-Vallier

⁷ Binet de MARCOGNET Pierre-Louis (1765-1854). Général de division en 1811, il sert en 1813-1814 en Italie. Il participera en 1815 à la bataille de Waterloo.

Un récit de l'attaque du fort de Malborghetto



L'assaut de Malborghetto en Italie du Nord, par Albrecht Adam (1786-1862)

Grenier devait enlever les forts de Malborghetto. L'artillerie fut mise en batterie dans la nuit du 16 au 17, sur la rive opposée de la Fella, à 350 toises des ouvrages dont elle dominait à peine les parties basses.

A la pointe du jour, le vice-roi fit sommer le commandant Henzel, et lui annonça la retraite de l'Archiduc. Sa réponse fut *qu'il avait reçu l'ordre de se défendre, et non de négocier*. Les forts renfermaient deux compagnies de François-Charles sous le capitaine Rupka, une d'Oguliner, les officiers d'artillerie Burgsthaler et Rauch, avec 32 canonniers ou mineurs, 10 pièces de campagne et un obusier, beaucoup de munitions, des provisions pour six semaines. Cependant cette garnison étant abandonnée ainsi que celle de Prediel par l'armée qui devait les soutenir, toute résistance ne devenait-elle pas inutile ? Les défenseurs ne semblaient-ils pas déliés de leurs obligations, envers un chef qui les sacrifiait sans nécessité ? Fût-il même forcé de partir subitement, le prince ne devait-il pas les autoriser à livrer, dans un temps déterminé, des simples postes qui n'étaient pas entièrement achevés ? Mais ces braves se sont dévoués à l'honneur. Telle est la rigueur du devoir militaire, qu'il impose l'obligation de faire taire la raison et tous les sentimens personnels.

Il fallut commencer le feu. Malgré la faiblesse du calibre, nos pièces produisent bientôt de l'effet sur les blindages et sur les revêtemens. Depuis la veille, quelques compagnies du 62^e occupent les hauteurs dominant une tour isolée au nord, qui est aussi la plus élevée. Elles ont reconnu les points par où on peut l'aborder, et doivent l'attaquer, quand les autres troupes s'approcheront. Le général Pachtod avec les 1^{er}, 52^e et 102^e régimens, se porte dans la même direction, pour tourner les forts. Il ne peut arriver dans sa position qu'à 9 heures du matin. Durutte a formé sa division au bas du village. Dans ce moment, Eugène ordonne l'assaut. Un seul régiment, le 62^e, attaque d'abord ces ouvrages formidables ; c'est à lui qu'appartient la plus belle part dans cette action éclatante. Le vice-roi dirige le 3^e bataillon, sur la tour isolée, vers la droite de l'ennemi ; le 2^e, sur les ouvrages du centre ; le 1^{er} et le 4^e, sur ceux de la gauche, poste d'honneur et du plus grand danger. Les grenadiers de chaque bataillon marchent en tête, suivis des voltigeurs et des compagnies du centre. Ceux du premier escaladent avec peine la pente escarpée du rocher, au-dessus de Malborghetto, rendue encore plus difficile par les travaux de l'ennemi ; les autres imitent cet exemple. Les roches qui s'écroulent sous leurs pas et qui renversent des files entières, un feu meurtrier, une défense opiniâtre, rien n'arrête, rien ne rebute le 62^e. Forcés deux fois de descendre, les bataillons s'élancent de nouveau ; enfin le 1^{er} atteint la batterie la plus basse. Les grenadiers s'attachent aux palissades, aux revêtemens ; ne voyant d'autre ouverture que celles par où le canon vomit la mort, ils

pénètrent par ces embrasures d'où l'ennemi tire encore à mitraille. Les voltigeurs, les compagnies du centre, le 4^e bataillon se pressent à l'envi ; chacun veut avoir sa part de danger et de gloire. Ils abordent le grand retranchement. Mais celui-ci est une citadelle adossée au rocher, fermée de murs en bois, couverte aussi en bois et en terre, précédée d'un profond fossé où l'ennemi avait des tirailleurs, qui ont été passés au fil de l'épée. Les premiers soldats succombent, mais aucun n'a reculé ; leur dévouement anime encore ceux qui les suivent. Le retranchement est entouré ; nos braves sont au-dessus, au-dessous, de toutes parts ; ils cherchent les issues qui sont barricadées. On offre la vie à la garnison qui répond par un feu plus vif. Henzel blessé grièvement, tombe en criant : *Courage, camarades !* Les Autrichiens combattent avec l'abandon du désespoir. La fureur s'empare des nôtres, qui s'élancent *tête baissée* (ce sont les expressions des rapports ennemis) contre le revêtement ; ils l'arrachent, le renversent, le détruisent ; ils y pénètrent enfin. Le petit nombre de défenseurs enfermés dans ces casemates, est sacrifié à la vengeance des Français, qu'ils avaient immolés à couvert. Le 2^e bataillon du 62^e, arrivé en même temps à la droite du retranchement, avait surmonté les mêmes dangers, les mêmes obstacles, la même résistance. Ayant trouvé une poterne qui donnait dans le fossé, il l'enfonçait et entra par là dans le fort.

Le 3^e bataillon gravissant la montagne depuis la route, était parvenu devant la tour la plus élevée, en même temps que les autres sous les batteries basses. A son approche, les compagnies placées depuis la veille, courent vers le fossé ; les grenadiers, les voltigeurs, les sapeurs s'y précipitent. Les trois étages de la tour lancent d'abord une grêle de balles, qui arrête quelque temps nos soldats ; mais le feu s'éclaircit bientôt. Cet ouvrage isolé, beaucoup trop petit, était plutôt fait pour en imposer que pour résister ; chacune de ses faces n'avait pas plus de 24 hommes, qui tirant à volonté, n'opposaient qu'une fusillade peu meurtrière. Les Français l'entourant, voient bientôt que les angles sont dégarnis de feux, et mal protégés par les mâchicoulis. Ils s'y établissent, malgré les grenades qui tombent sur eux, et travaillent à démolir le pied de cette tour, où l'on ne peut pénétrer. Mais les sapeurs brisant, à coups de hache, les portes couvertes en fer, s'élancent dans l'intérieur. L'Autrichien intimidé s'abandonne à la fureur du soldat. Le 102^e s'avancant pour prendre part à l'attaque, appuie les derniers efforts du 62^e.

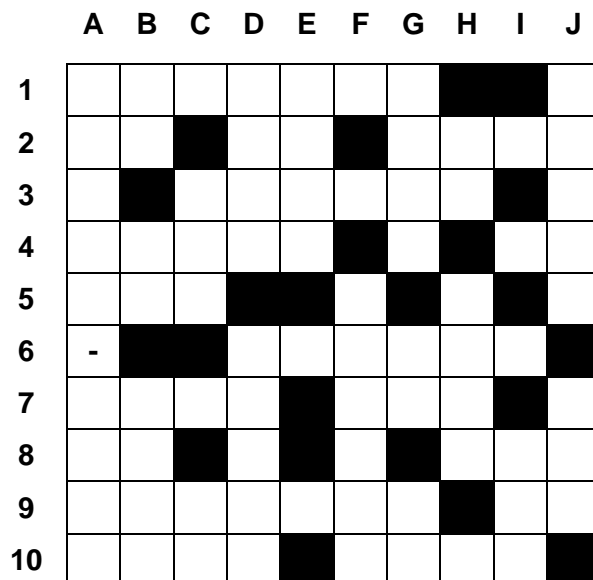
Il restait encore une seconde tour et deux ouvrages qui, situés sur la crête, formaient une sorte de réduit pour la ligne avancée. Nos soldats vainqueurs y accourent, de la droite, du centre, de la gauche. Ils veulent les forcer ; ils enlèvent une batterie intermédiaire, blindée comme tout le reste, et qui fait feu jusqu'au dernier instant. Déjà ils entament les revêtements de la tour ; ils escaladent ses trois étages. Eugène qui dirige lui-même l'attaque, et partage les dangers des troupes, vient suspendre leur fureur. Rauch se défendait comme un lion ; il est sauvé avec les siens, par le vice-roi, au milieu des murmures qui l'accusaient d'avoir fait le plus grand mal à nos troupes. Rupka s'était jeté dans les bras d'un de nos officiers ; il y fut immolé par la rage des soldats, qu'augmentait la vue de leurs frères morts.

Ainsi furent emportés d'assaut, ces forts que l'archiduc Jean croyait capables de soutenir un siège, d'arrêter notre armée, et que le 24 il supposait encore occupés par leur garnison. Jamais exploit ne fut plus glorieux ! Honneur au 62^e, au 102^e, au 1^{er}, au 52^e régiments, dont les noms font tressaillir notre cœur, au souvenir des trophées conquis avec eux dans les campagnes précédentes ! Honneur aux braves Autrichiens, au capitaine Henzel et à ses officiers, qui s'illustrèrent par la défense la plus éclatante ! En succombant, ils méritèrent l'admiration des vainqueurs. Le vice-roi se réserva la plus belle et la plus douce de toutes les gloires ; beaucoup d'ennemis lui durent la vie. Les relations autrichiennes rendent hommage à sa conduite généreuse.

(Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne, avec les opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe, de Naples et de Walcheren, Par le général Pelet. Paris, Roret, 1825)

Mots-croisés par Guy Lindeperg

Mots croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°3



Horizontalement :

- 1793, village du Moyen-Pays « Porte de la Vésubie ».
- Langue Nissart aussi – Pronom de l'ego – Ville départ 1ère campagne d'Italie.
- Avril 1796, Bonaparte et son armée y passe sous les citronniers
- De la famille du galoubet – Le en Nissart.
- Code de l'Euro.
- Après Cannes, en 1815, Cambronne s'y rend avec des grenadiers, le maire cède.
- Jou en Nissart, et en français ?... - C'est clair.
- Ville célèbre de la Mésopotamie antique – Septième grecque.
- 1794, Bonaparte emprisonné au fort de cette ville sur ordre du général Dumerbion -
– Où est donc ?...
- Sa maison, à Carabacel, est de l'architecte Trachel – En 1794, Bonaparte et sa famille séjournèrent dans ce château d'Antibes.

Verticalement :

- En 1815, Napoléon y débarque.
- Fleuve breton à Binic, pays de Goëlo – Informé – Décora.
- Les Justes ont le leur sur la colline du château de Nice – Titane au labo.
- De émettre – Pauliani, maire de Nice sous la Révolution et l'Empire, en fut un riche négociant.
- Période de l'Age du fer celto-ligure retrouvée à Vence.
- Dans cette ville : « Rue du bivouac Napoléon ».
- Papillon de la famille des Lycaenidae du Mercantour – Personnel – Possessif.
- Le « dans » latin - Célèbre villa renaissance à Tivoli.
- Théâtre d'Opérations Extérieures.
- Maire de Nice de 1802 à avril 1804 – Grand fleuve de la « Porte de France » des Alpes-Maritimes.

Remue-ménages de l'Empereur par Guy Lindeperg

Dans le cadre de cette récréation historique et dans le prolongement du voyage de la délégation de Nice à Paris en décembre 2015, il suffit de cocher, d'entourer sa ou ses réponses ou renseigner tout simplement la question.

III-7 - Paris, les Invalides, Napoléon, l'Aiglon :

a) Le 14 décembre 1840, les cendres de Napoléon remontent la Seine à bord d'un bateau qui s'amarre au quai Courbevoie, à Paris. Ce bateau se nomme :

– **Le Requin, Le Cachalot, La Dorade.**

b) Depuis 1840 la dépouille de l'Empereur reposa en la chapelle Saint-Jérôme à Paris. En 1861, fut terminé le tombeau disposé sous la coupole des Invalides afin d'y recevoir le corps de l'Empereur le 2 avril 1861, cérémonie en présence de Napoléon III, l'Impératrice Eugénie, leur fils le Prince impérial Napoléon Eugène Louis Jean Joseph Bonaparte (dit « Napoléon IV), les Princes de la famille, le Gouvernement et les Grands Officiers. Ce tombeau fut réalisé par lequel de ces architectes ? :

– **Le Corbusier, Louis Visconti, Charles Percier.**

c) Les pierres ornementales de l'ensemble du tombeau de Napoléon aux Invalides sont:

- **du porphyre rouge de France,**
- **du porphyre rouge de Russie,**
- **de la quartzite de Finlande,**
- **le socle du tombeau: de quelles nature et couleur de pierre est-il ?.**

d) Le corps de l'Aiglon fut rapatrié en France et placé aux Invalides en :

-1840, - 1870, - 1940, -1969.

III-8 - Paris, l'Arc de Triomphe de l'Étoile :

a) Qui décida de sa construction, débutant en 1806 et s'achevant en 1836 ?

b) Quels sont son style et son architecture ?

c) Quelle sculpture de François Rude admire-t-on sous l'appellation « La Marseillaise » ?

d) Quel Triomphe est représenté par la sculpture de Pierre Cortot ?

e) Six bas-reliefs sont gravés sur les quatre faces de l'Arc retraçant des événements de la Révolution et de l'Empire, que représente celui de la face ouest réalisé par Jean François Théodore Gechter ?

f) Que célèbre-t-on, annuellement, le 2 décembre, sous l'Arc de Triomphe en ranimant la flamme et déposant des gerbes en présence d'autorités civiles et militaires ?

III-9 - Château de La Malmaison :

- a) Propriété du riche banquier Jacques-Jean le Cousteulx du Molay, quelle est donc la personne qui en fit acquisition, sous le Directoire, le 21 avril 1799 pour la somme de 325 000 francs de l'époque ?
- b) Qui sont les deux architectes, missionnés par Napoléon, qui rénoverent, redécorèrent et embellirent le château ?
- c) Dans quelle autre proche résidence fut construite la serre botanique de Joséphine ?
- d) Quel homme d'État important Joséphine reçut-elle, à La Malmaison, le 28 mai 1814 soit, la veille de sa mort ?
- e) Joséphine, « Impératrice des roses », fit appel à quel artiste pour répertorier sa collection de 250 variétés de rosiers ?. Et quel dessinateur a reproduit et noter les plantes collectées par Joséphine ?
- f) Quel explorateur français ramena, de 1800 à 1803, à Joséphine, des animaux d'Australie et des îles australes ?
- g) Napoléon vécut à La Malmaison après quelle malheureuse défaite et avant quel exil ?

III-10 - Château de Compiègne (dans l'Oise) :

Construit de 1751 à 1788 par les architectes Ange-Jacques Gabriel et Louis Le Dreux de la Châtre sur la base de bâtiments d'époques mérovingienne et carolingienne, puis palais médiéval.

Ancienne résidence royale et impériale.

- a) Quel Roi de France considéra ce château comme sa résidence préférée ?
 - b) Quelle grande école d'ingénieurs, notamment décorée de la Légion d'Honneur et d'autres distinctions militaires, occupa une partie du bâtiment de 1799 à 1806 ?
 - c) En avril 1807, Napoléon ordonna la remise en état du château, quel en fut l'architecte ?
 - d) Quelle personnalité de marque, Napoléon a accueilli à Compiègne le 27 mars 1810 ?
 - e) Qui vint à Compiègne en 1811 avec Marie-Louise et Napoléon ?
 - f) Qui, en 1813, logea provisoirement avec son épouse au château ?
 - g) De quelle manufacture de tapisserie française célèbre retrouve-t-on au château des réalisations datées de 1735 et effectuées d'après les dessins de Oudry ?
-

III-11 - Château de Fontainebleau (en Seine et Marne, à 60 km au Sud-Est de Paris) :

Premier bâtiment au XIIème siècle, derniers travaux effectués au XIXème siècle. Grande cours d'honneur, jardins et réalisation de l'escalier monumental du « fer à cheval », sous Louis XIII, par l'architecte Jean Androuet du Cerceau en 1623.

- a) De quel style est le château ?
- b) De quel roi voulant en faire une « Nouvelle Rome » fut-il la demeure favorite ?
- c) Ayant été le château des Rois et des Reines, quel surnom Napoléon lui donna-t-il ?
- e) De 1803 à 1808, quelle institution militaire le château abrita-t-il ?
- f) A partir de quelle date Napoléon réaménagea Fontainebleau en résidence et lieu de décisions politiques avec salle de trône, sa chambre, bibliothèque de travail,...., aux décors d'abeilles, d'aigles et de lauriers ?
- g) Lors du séjour forcé du Pape Pie VII, quel document important y fut signé le 25 janvier 1813 ?
- h) Quel futur Empereur des Français y fut baptisé le 4 novembre 1810 ?
- i) Sous la pression de quels maréchaux, Napoléon formalisa-t-il son abdication sans condition dite « Traité de Fontainebleau » signé à Paris le 11 avril 1814 ?
- j) Le 20 avril 1814, Napoléon prononça son discours d'adieu à la Vieille Garde et aux autres unités de la Grande Armée rassemblées, sous les emblèmes, dans la grande cour d'honneur; quel est donc depuis cet émouvant instant le nom de cette cour ?

III-12 – Église Saint Pierre de Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine) :

Dans les deux chapelles latérales non loin du chœur de cette église :

- a) Quelle personnalité célèbre française du XIX ème siècle repose dans le tombeau de trois cercueils (plomb, chêne, acajou) achevé en 1825 et surmonté de la sculpture en marbre de Carrare montrant cette personne en orant que réalisèrent l'architecte Louis-Martin Berthault et le sculpteur Pierre Cartellier ?
- b) A quelle autre personnalité célèbre française du XIX ème siècle est dédié le cénotaphe en marbre de Carrare présent dans la deuxième chapelle en vis à vis de la précédente, œuvre de Jean-Auguste Barre sous la direction de l'architecte Lacroix dont la sculpture représente ladite personnalité agenouillée avec un ange aux ailes déployées à ses côtés, une couronne de Reine à ses pieds et une lyre rappelant son talent de musicienne ?
Pour mémoire, le corps de cette personne repose en son tombeau situé dans la crypte de l'église.

Solutions des jeux du bulletin n°002 :

SOLUTION

Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°2

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	E	G	A	L	I	T	E		L	U
2	L	O	D	I		O		L	Y	S
3	B	L	E	D		N		I	O	
4	E	F		O		D		R	N	
5		E	T		M	U	R	E		C
6		-		I			U		R	O
7		J	U	N	O	T		D		D
8	M	U	L				R	E	T	E
9		A	V	I	G	N	O	N		
10	E	N	E		E		I	T	E	M

Solutions remue-ménages de l'Empereur bulletin n°002 :

Réponse énigme 4 sur l'attentat de la rue Saint-Nicaise:

En utilisant et suivant le conseil permettant de résoudre cette énigme nous écrivons, en suivant ce que nous dit le texte, les expressions littérales suivantes:

« Nombre des blessés est double du nombre des morts augmenté des 4/3 de celui des exécutés », ce qui s'écrit : $B = 2M + 4/3 E$. (1)

« Le nombre des morts est égal au double du nombre des exécutés augmenté de 4 », nous écrivons donc : $M = 2E + 4$. (2)

« La somme du nombre de morts ou de blessés et celui des exécutés est légèrement inférieure à celui des déportations », soit donc : $M + B + E < D$. (3), avec $D = 98$.

Voilà, ayant écrit cela, il ne reste plus qu'à résoudre les opérations.

Plaçons la valeur de M du (2) dans l'expression de B en (1) d'où : $B = 2x(2E + 4) + 4/3 E$.
Remplaçons maintenant M et B par leurs valeurs respectives dans l'expression (3) et aussi D par 98 :

$$2E+4 + 2x(2E+4) + 4/3 E + E < 98.$$

En effectuant et réduisant au même dénominateur nous obtenons: $21E + 36 + 4E < 98 \times 3$ et donc: $25E + 36 < 294$ d'où l'on tire $E < (294 - 36) / 25$, soit $E < 10,32$ arrondi à 10. La valeur de E étant directement inférieure à 10 alors : **le nombre E des exécutés suite à cet attentat contre le Premier Consul est de 9 personnes.**

Réponse énigme 5 sur la disparition des soldats de plomb du Roi de Rome :

Cette énigme 5 était un peu plus délicate à traiter que les deux autres mais nous espérons que vous y êtes arrivés sans encombre. Sa résolution est certes plus subtile mais aussi plus ludique et le résultat est réconfortant pour notre cher Aiglon.

Par simplification traduisons par X le nombre égal de soldats de chaque nation que l'Aiglon possédait avant le passage du chambellan.

Soit Y le nombre de Russes en moins donc emportés par le chambellan, selon le texte de l'énigme cet Y est aussi le nombre de Prussiens restants et donc on peut écrire que le nombre de Russes restants est égal à celui des Prussiens emportés, soit X-Y.

Il est dit aussi que « le tiers (1/3) des soldats de plomb a disparu ».

Il lui reste 2 Autrichiens sur 3 soit (2/3) et donc 1/3 d'Autrichiens emportés.

Enfin notons par Z le nombre des Français.

Le total des soldats de l'Aiglon avant disparitions est donc de 4 x X ou 4X, or le constat signale la disparition de 1/3 des soldats, soit un total de 4X fois 1/3 = 4X/3; ce qui est aussi égal à :

X/3 (Autrichiens emportés) + X-Y (Prussiens emportés) + Y (Russes emportés) + Z (Français considérés emportés).

En effectuant $4X/3 = X/3 + X-Y + Y + Z$, nous trouvons : $3Z = 0$ et bien ce résultat est réconfortant pour l'Aiglon car cela signifie que **Z = 0 et donc qu'aucun Z français ont été emportés par le chambellan, l'Aiglon possède donc tous ses soldats de plombs français dont le nombre est, en posant $4X = 60$, $X = Z = 60/4 = 15$ soldats.**

Afin d'aller un peu plus loin dans la curiosité de cette énigme et de connaître la répartition du nombre des soldats restants ainsi que ceux emportés on pose (avec $X = 60 / 4 = 15$ soldats) :

Soldats restants:

X (Autrichiens) : $2/3 X = 2/3 \times 15 = 10$ soldats

X (Prussiens) : $X - (X-Y) = 15$ moins ceux emportés (X-Y) = Y

X (Russes) : $X-Y = 15$ moins ceux emportés (Y)

X (Français) : 15 (intacts!!)

Total : $8X/3 = (8 \times 15) / 3 = 40$ soldats

Soldats emportés:

X (Autrichiens) : $1/3 X = 1/3 \times 15 = 5$ soldats

X (Prussiens) : $X-Y = 15$ moins les Russes emportés (Y)

X (Russes) : Y

X (Français) : 0 (aucun emporté)

Total : $4X/3 = (4 \times 15) / 3 = 20$ soldats

Pour connaître les nombres respectifs des soldats Prussiens et Russes dans chacune des catégories, il apparaît par les calculs que le total des Prussiens et des Russes restants est égal au total des Prussiens et des Russes emportés, soit de 15 soldats. Ce qui se répartit selon les couples de valeurs suivantes:

[(8;7) et (7;8)], [(9;6) et (6;9)], [(10;5) et (5;10)], [(11;4) et (4;11)], [(12;3) et (3;12)], [(13;2) et (2;13)], [(13;2) et (2;13)], [(14;1) et (1;14)], [(15;0) et (0;15)].

Exemple en prenant le premier couple (vous pourrez faire pareil avec les autres couples):

Soldats restants:

15 (Autrichiens) : 10 soldats
15 (Prussiens) : 8 soldats
15 (Russes) : 7 soldats
15 (Français) : 15 (intacts!!)

Total : 40 soldats restants

60 soldats au total

Soldats emportés:

15(Autrichiens) : 5 soldats
15 (Prussiens) : 7 soldats
15 (Russes) : 8 soldats
15 (Français) : 0 (aucun emporté)

Total : 20 soldats emportés

60 soldats au total

Réponse énigme 6 du codage impérial:

Afin de décrypter le message codé il faut soit avoir de l'intuition, de la malice, faire preuve de hasard ou posséder la grille permettant le décryptage. En fait la solution est simple, il s'agit tout simplement de tracer une ligne oblique reliant les deux sommets supérieurs gauches de la croix représentée par le premier signe « plus » de l'addition $5 + 5 + 5$. ce qui donne $5\ 4\ 5 + 5$ et donc **le résultat est 550 hommes, beaucoup plus réaliste n'est-ce pas !...**

Mise en page : Kevin Eliçagoyen

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS IDEES D'ARTICLES A
L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien
138 avenue des Arènes de Cimiez
06000 Nice
Tél : 06.14.11.47.07
Courriel : nice.delegation@gmail.com**